

 **FLEUR ET FLAMME**
Emmy HENNINGS

*Traduit de l'allemand
par Sacha Zilberfarb*

PREMIÈRE PARTIE

Rue, jardin et parents

À présent que je désire capturer un morceau de l'histoire de ma vie, mille et une hésitations surgissent en moi, qui me poussent à écrire ici pour soulager un peu mon cœur de mes difficultés. Je doute fort de la réussite de mon entreprise, car je ne suis pas de ces personnes insouciantes et sûres d'elles qui sont convaincues de leurs capacités. Affirmer fièrement « c'était ainsi et pas autrement » n'est pas dans ma nature. L'histoire d'une vie ne s'écrit pas en un jour. Ce qui me paraît aujourd'hui lumineux et beau, demain je le verrai profond et sombre, et j'ai déjà eu bien des motifs de me méfier de mes propres yeux. Il y a des événements de la vie que je considère sans cesse sous des points de vue différents, et je sais qu'il serait malhonnête de vouloir prétendre à une clarté univoque.

Fleur et flamme

Ma vie me paraît impénétrable, j'ignore si je l'ai comprise. Quand je contemple le passé, c'est avec les yeux du présent. Nous n'avons qu'une capacité limitée de nous retransformer, c'est pourquoi je ne peux que méfier de mon propre savoir. Retrouverai-je un jour de nouveau les yeux avec lesquels, pleine de confiance, j'ai découvert le monde ? Comment serait-ce possible ! Comment pourrais-je oublier la somme des années, le poids des expériences ? Ma mémoire, le souvenir, sont poètes. Je le sais, bien des choses, toutes les choses, ont pu être différentes.

Tout ce que j'ai vu m'apparaît comme un rêve, et ce rêve, je voudrais me le raconter encore une fois, aussi fidèlement que possible, avant de l'oublier et avant que l'on m'oublie moi-même.

C'est seulement aujourd'hui, peut-être, que je ne retrouve pas le début. J'ai dû passer une grande partie de cette vie, ma plus tendre enfance, dans un conte disparu. Peut-être est-ce la plus belle chose qui soit jamais entrée dans ma conscience. D'où peut bien me venir cette impression d'avoir, à cette époque, reçu la plus précieuse des richesses et de ne pas avoir su l'accueillir consciemment ? C'est comme si, parfois, m'enveloppait encore le parfum d'un jardin lointain, d'un jardin rêvé ; mais je ne connais plus les fleurs qui me saluaient, épanouies, et me regardaient en silence, cette vie d'autrefois, une vie sans parole. Quand était-ce ? Il doit exister un temps, comme derrière des voiles blancs. Où sont-elles allées, ces claires premières années-lumière de l'amour ? Mon Dieu, mille ans sont devant toi comme le jour d'hier, comme une veillée de nuit. Et moi, je me serais réveillée d'un sommeil de quatre mille

Première partie

ans pour tomber dans un autre sommeil. Et c'est un monde qui semble rêver avec moi.

Lentement émergent les premières images du temps de mon enfance, et la première chose que je vois, c'est une petite rue non pavée, dans les lointains faubourgs d'une petite ville portuaire. Il me semble étrangement oublié, isolé, ce coin de rue, comme si le monde prenait fin ici, ou comme s'il y était au commencement, car il faut bien qu'il commence quelque part... Des enfants jouent en cercle et se disent entre eux que le ciel est bien bas aujourd'hui, et que le temps va peut-être tourner à l'orage. À l'orage ? Certains nuages sont des cygnes blancs, puis se métamorphosent en bateaux qui flottent un moment dans le bleu, et puis soudain plus rien. On lève les yeux là-haut et tout est tendre et blanc, limpide et bleu. On baisse les yeux et rien ne change. La terre reste obscure et immobile. « Aujourd'hui le haut sera le bas, et le bas sera le haut. Et ici, ici commence le monde. » Ainsi décrète une fillette aux cheveux blonds tout raides et aux yeux bleus. Elle a cinq ans et a déjà oublié comment distinguer la droite de la gauche. Il y a quelques semaines encore elle le savait très bien, car elle avait sur la main droite une petite tache brune.

Bon, le côté taché c'est la droite, a dit le père, et l'autre côté, celui sans tache, c'est la gauche. C'était très pratique, mais hélas ça ne marche plus, car la tache a disparu sans laisser la moindre trace et l'on ne sait plus sur quelle main elle était. On ne sait pas non plus, d'ailleurs, où est passée la tache. C'est presque comme si elle n'avait jamais existé. En attendant, elle ne peut plus indiquer ni la droite ni la gauche. C'est fini. Dommage ; il y a certaines choses dans

Fleur et flamme

le monde qu'il faut apprendre plus d'une fois avant de les oublier peut-être définitivement. Mais que le monde ait commencé un jour ici dans cette petite rue, ça ne s'oublie pas facilement.

Il y a beaucoup d'avantages à être née dans une ruelle. Deux maisons à droite, deux maisons à gauche, c'est facile à embrasser du regard. Dans chaque maison habitent quatre familles dont on connaît l'histoire, et ce que l'on ne connaît pas, on le devine. Chacune de ces maisons de deux étages a huit fenêtres sur la façade avant et quatre sur l'arrière, côté cour et jardin, et toutes ces fenêtres sont tendues de voilages dont les motifs sont plus ou moins intéressants. C'étaient des chemins qui conduisaient dans des forêts, tout un territoire où personne n'avait encore jamais mis les pieds – sauf moi, sauf moi. Je ne peux pas ne pas parler ici des rideaux derrière lesquels je suis née et que j'ai admirés, enfant, des milliers de fois. C'étaient des rideaux d'hiver, en toile de coton brun foncé. Le motif était ravissant. Branchages verts, petits arbres où étaient perchés une multitude d'oiseaux multicolores chantants. C'était facile de voir qu'ils chantaient, car ils avaient leur petite tête un peu tendue vers le ciel et le bec ouvert. C'était le pur printemps au milieu de l'hiver. Une forêt fleurie en plein cœur de janvier. Souvent, quand les fenêtres étaient encore à moitié couvertes de fleurs de givre, je chantais à l'adresse de ces oiseaux-rideaux : Tous les oiseaux sont arrivés, tous les oiseaux sont arrivés...

Aux fenêtres donnant sur la rue on voit des géraniums rouges et des plantes vertes, et, aux maisons où habitent des jeunes filles, la myrte aussi, que l'on fait pousser pour la cou-

Première partie

ronne de mariée. Oui, les fenêtres font les belles, elles étalent leur faste dans la rue. Parfois, le soir, quand il y a une noce, ou quand un enfant vient au monde, ce qui arrive assez souvent, on place des lumières allumées sur les appuis de fenêtre. À chaque naissance, le soir, on allume les bougies, c'est une façon de s'adresser au nouveau-né, et peut-être aussi de dire : lumière de la lumière, née de Dieu.

Je sais que cette lumière a un jour aussi brillé pour moi. Dommage que je n'aie pas pu voir de mes propres yeux cette gentille illumination. À l'affectueux salut de mes voisins, j'aurais aimé répondre : oh, qu'il me plait d'être née ici, jamais je ne regretterai d'être arrivée en ces lieux, et j'espère que vous en serez toujours contents aussi.

Qu'un enfant grandisse dans la richesse ou des conditions misérables n'est pas sans importance. Il se trouve que j'ai eu la grande chance d'être née de parents très riches – riches car peu exigeants. Et cette frugalité de mes parents dans laquelle j'ai été éduquée est un bien que j'ai reçu en héritage et dont j'ai pu faire un excellent usage. Il est très important que les deux époux apportent l'un et l'autre au mariage une part de ce capital ; car il produit les plus beaux intérêts que l'on puisse imaginer, à savoir le contentement, le bonheur même.

À quel suprême degré mes parents possédaient le don d'être heureux avec peu ! Aujourd'hui murie en âge, je suis capable d'en juger, là où l'enfant que j'étais, faute de points de comparaisons, ne pouvait guère le comprendre. Quand je voyais des enfants de familles riches, je remarquais à peine la différence. Je tenais mes parents pour riches, et n'ai jamais changé d'avis, simplement je l'explique aujourd'hui

Fleur et flamme

de façon différente. Si nous étions riches, c'est parce que nous avons aussi une petite mansarde en plus de nos deux pièces. Et le tableau d'un bateau peint à l'huile, précieux trésor qui aurait assurément fait la joie d'un amiral distingué. Dans notre pièce principale nous avons une table ronde avec une nappe en velours vert, et des meubles tapissés de reps rouge pâle. Nous avons une étagère sur laquelle trônait une petite figurine multicolore, une bergère vêtue d'un jupon vert foncé, d'un charmant petit tablier rayé et d'un ravissant corsage bariolé lacé sur un chemisier blanc. Oh, c'était une bien jolie chose, une chose vouée à durer toujours. Et dans la pièce à dormir, nos têtes de lit étaient ornées de grandes grappes de raisin artistement sculptées. Nos voisins, eux, n'avaient pas ça. Vous me direz, tout le monde ne peut pas avoir un lit orné de grappes de raisin. Mais il n'empêche, nous étions bénis des dieux.

Notre jardin était un petit paradis ; je précise toutefois, afin de prévenir toute erreur, que ce paradis-ci n'était pas beaucoup plus grand qu'une pièce à vivre de dimensions modestes. Mais nous avons un talus attenant au jardin, et sur ce talus quatre sureaux, et c'était une forêt pleine de vert, avec le soleil qui jouait parmi le vert, et le ciel que l'on apercevait à travers les branchages, et ce bout de terrain aussi faisait partie de notre maison. Dans le jardin lui-même, au milieu, il y avait un petit parterre rond planté d'un rosier. À sept ans, je savais que le paradis était disposé selon un plan précisément semblable à celui de notre jardin, mais nous autres, bien sûr, n'avions pas d'arbre de la connaissance du bien et du mal. Nous avons à la place cet adorable rosier qui donnait des roses rouges, ce qui, n'est-ce pas, était bien plus beau que des fruits pernicieux. Tout

Première partie

autour du rosier poussaient des primevères et des oreilles d'ours qui lui faisaient une grande et ravissante couronne. Les pensées nous regardaient toujours d'un air si joyeux qu'on ne pouvait s'empêcher de leur sourire.

Notre jardin avait un autre avantage sur le paradis. Tout portait à croire que nos lits de légumes étaient bien mieux rangés qu'ils avaient dû l'être là-bas – je veux dire : nos lits de carottes et de persil. Et puis, il était peu probable qu'il y ait eu de la rhubarbe au paradis, sans même parler des groseilles à maquereau. Nous avions une longue perche au sommet de laquelle était accroché un grand cerceau avec cinq petits bateaux, dont les petites voiles étaient semblables à des ailes de papillon, et par bon vent ils voguaient dans les airs, ces petits voiliers, comme à travers une mer très indulgente. Vraiment, nous n'étions pas trop mal lotis. Nous ne manquions de rien.

Mon père travaillait au chantier naval. Il y était gréeur, ou arrimeur. Il était chargé de fixer les drisses aux mats des navires et veillait au bon fonctionnement de la voilure et de la mise à l'eau des bateaux. Mais mon père n'avait pas toujours été gréeur. Dès sa douzième année il avait pris la mer et, jeune moussaillon, parcouru déjà le vaste monde. Il était allé dans tous les continents du monde, sauf, notez bien, le Groënland, mais il faut dire qu'il n'y avait pas grand-chose à faire là-bas. Qu'aurait-il été aller faire au Groënland ? Peu à peu il s'était ensuite hissé au rang de timonier, ce qui n'était pas rien, car il n'est pas si simple de piloter un bateau, surtout si c'est un voilier. Le soir, mon père bricolait un merveilleux bateau à voile, plus grand que mon bras de sept ans. Oh, c'était un rêve de bateau, qui ressemblait à la Santa

Fleur et flamme

Maria, ce splendide navire à bord duquel Christophe Colomb avait découvert sa terre.

Mon père a passé sur la mer plus de la moitié de sa vie, et ce n'est qu'après ma naissance, plus par amour pour ma mère, sans doute, que de sa propre initiative, qu'il ne quitta plus la terre ferme. Mais pendant toute mon enfance, il est demeuré pour moi avant tout ce marin grand voyageur que j'aimais et admirais, et d'une certaine manière j'éprouvais parfois une étrange pitié pour lui.

Un jour qu'un nouveau grand navire devait être mis à l'eau, mon père, pour une raison quelconque, dut conduire ce bateau à une certaine distance hors du fjord. Il revint le lendemain seul à bord d'un canot. Du baptême naval, mon père rapporta, comme il en avait souvent l'habitude, les petits rubans de soie multicolores qui avaient été noués à la bouteille de vin jetée contre la coque en signe de baptême. Ces rubans multicolores me remplissaient de joie. Je les conservais précieusement dans mon « coffre aux trésors », où quelques coquillages étincelants, quelques-uns de mes poèmes préférés et quelques feuilles séchées de forme particulièrement belle avaient déjà trouvé place. Cette fois-là, un ruban était entrelacé de fils d'or. Mon père devait jouir d'un prestige considérable pour qu'on lui laisse un si précieux ruban doré en souvenir du navire. En réalité ce ruban valait trois fois rien, mais pour une enfant de huit ans, tout ce qui brille est encore or. J'étais assise à table, toute au plaisir de cette splendeur, quand soudain je vis que mon père, en face de moi, avait le visage un peu triste. Il devait être fatigué d'avoir longtemps ramé, mais j'interprétai tout autrement son expression taciturne. Mon père était peiné de ne pas pouvoir retourner en haute mer. Il ne parvint pas

Première partie

à me convaincre que ce n'était pas la raison de son accablement. Je pensais, moi, que si mon père dissimulait son désir du grand large, c'était seulement à cause de ma mère, et ce renoncement par égard pour quelqu'un d'autre commença à m'impressionner. Mon père, me disais-je, endurait en secret, oh certes pas toujours, mais de temps en temps, et dès lors mon admiration pour lui ne cessa de monter. Et comme pour le dédommager de sa vie à terre, je me mis à faire l'éloge de sa vie révolue de marin, non seulement devant lui, mais devant les autres enfants.

Je dois avouer que sur ce point j'en prenais assez à mon aise avec la vérité ; mais j'étais rarement consciente du fait que mes récits n'étaient pas vrais. Il m'était impossible de vivre sans admirer ni vénérer, et mon père, qui m'était le plus proche, était parfait pour ce rôle. Je connaissais en tout cas bien plus, ou bien d'autres choses, sur les voyages de mon père qu'il ne les connaissait lui-même. Je trouvais chez les enfants de notre rue le meilleur public que l'on puisse imaginer pour mes récits de voyage. Mon père, à m'entendre, n'avait rien à envier à Sinbad le marin et à Robinson ; il soutenait facilement la comparaison avec eux, même si je ne connaissais ni Sinbad ni Robinson et n'ai jamais lu ce genre de livres dans mon enfance. J'avais suffisamment de bases réelles sur lesquelles échafauder mes récits, et l'on peut me croire, pour le coup, sur parole quand je dis que mon père avait vraiment accompli de très longs et périlleux voyages en mer, et connu non seulement la Chine, le Japon, l'Amérique et l'Australie, mais aussi les îles les plus lointaines. Nous avions un album où l'on pouvait voir une série de photographies de personnages au type tout à fait étranger, venus de Chine et du Japon ; et mon père avait noué une

Fleur et flamme

amitié particulière avec quelques Noirs d'Australie. Ces connaissances de voyage avaient aussi, bien sûr, leurs propres histoires, et mon père avait même ses entrées chez certaines familles de coupeurs de route. J'imaginai parfois mon père ressemblant à cet homme qui « fit en étranger son entrée dans Naples ». En étranger, en parfait étranger. Et c'était cette dimension étrangère qu'il m'était si facile de décrire. Mais où mon imagination puisait-elle sa matière, cela reste aujourd'hui encore pour moi un mystère. Le parfum des terres lointaines que mon père avait vues un jour devait s'être infusées dans mon sang, comment expliquer sinon cette capacité que j'avais d'en porter témoignage ? Là où mon père était allé, les humains étaient beaux comme des fleurs exotiques et leur langue sonnait comme un chant d'oiseau, et, dans îles lointaines, les oiseaux qui n'avaient jamais vu d'hommes ne connaissaient pas la méfiance. Ils s'approchaient des marins, venaient tout près d'eux. Ils se posaient sur leurs épaules, ils voulaient dire bonjour. Et mon père avait rencontré ces oiseaux familiers. Ils ressemblaient à ceux que l'on voyait sur nos rideaux d'hiver, sauf qu'ils étaient plus bigarrés encore, plus vifs et joyeux. Mes oiseaux à moi chantaient et aimaient, en un mot, ils vivaient, et cependant je crois bien qu'ils devaient aussi beaucoup à ces oiseaux-rideaux muets.

Un naufrage : c'était la chose la plus sensationnelle qui puisse vous arriver. Mon père avait fait deux fois le tour du monde, oui, mais sans être passé une seule fois par le Groënland. Ce que le Groënland signifiait pour moi, je suis aujourd'hui encore incapable de le dire. Il dut y avoir autrefois dans cette région des icebergs dont l'effrayante lugubrité défiait mon imagination. Toujours est-il que j'essayais d'évi-

Première partie

ter autant que possible le Groënland dans mes récits, et je crois que si l'un des enfants avait par hasard attiré mon attention sur le Groënland, j'en aurais été épouvantée.

Mon père a par deux fois fait naufrage. Il ne l'a jamais clairement dit en ma présence, bien sûr. Mais je crois que ses brèves allusions, qui laissaient un vaste champ à mon imagination enfantine, ont inspiré à mon esprit les contes les plus bizarres et les plus terrifiants ; des contes sombres et insondables que mes camarades de jeu écoutaient, comme transportées, bouche bée, les yeux écarquillés et de toutes leurs oreilles. Lorsque, bien des années plus tard, je suis revenue au pays, j'ai croisé quelques-unes de mes amies d'alors, et elles m'ont demandé si je me souvenais encore des aventures de mon père qu'elles avaient, pour certaines, gardé en mémoire bien plus précisément que moi-même.

Petite fille, je supposais tout à fait justement que mon père, étant marin, faisait partie de ces gens qui vivaient nécessairement sans prudence. Née près de la mer, je savais que la mer était douce et sauvage, souple et dangereuse à la fois, tendre et cruelle. Le fjord, certes, s'embrassait d'un seul regard, d'autant que mes yeux sains portaient loin, mais je savais que ce fjord n'était que le début de la grande mer, et cette mer, d'ailleurs, j'avais déjà fait sa connaissance. À l'âge de quatre ans, je fis avec ma mère un voyage dans le Jütland, où je reçus ma première impression de l'immensité de la mer, même si cette impression, je suis aujourd'hui encore incapable de la traduire en paroles. Je peux seulement dire : je connais la mer, parce que je suis une enfant de la mer et parce que la mer était le véritable élément de mon père, dont il faisait son nécessaire confident. Et ce père héroïque qui était le mien avait connu la détresse du naufrage. Je

Fleur et flamme

m'en faisais une idée très claire, et aujourd'hui encore, je pourrais peindre avec exactitude son image, comme je la voyais à huit ans. Mon père dérivait sur une planche que les hautes vagues soulevaient et ballotaient en tous sens. Oh, les balançoires de la fête foraine n'auraient pu me lancer si haut ni me projeter si bas que cette vague énorme qui s'amusait avec mon père comme avec un joujou. « Les vagues étaient hautes comme des maisons », remarquait mon père, comme en passant. Quand je me risquais alors à demander : « Elle était haute comment la maison, papa ? », mon père répondait très factuellement : « Oh, je ne peux pas te dire exactement, mais ce qui est sûr, c'est que les vagues montaient plus haut que notre maison. » Seigneur, dire qu'il pouvait y avoir de telles vagues ! Et je jetais à l'occasion un œil à notre maison pour m'en faire une idée. Elles devaient être effroyablement hautes, ces vagues ... en pleine nuit, avec ça. Le ciel noir de nuages. Tempête et ténèbres. Rien qu'une étoile dans le ciel. Et mon pauvre père, fin, grand, fluet, dérivant sur une planche. J'ose à peine dire que cet inconfort avait duré deux jours et deux nuits. Impossible à croire, et pourtant vrai. Quelle bénédiction que cette étoile, la nuit, ait été visible dans le ciel. Celui qui l'avait fait briller ne pouvait être que Jésus en personne.

*Nulle part ni secours ni terre
Loin des fureurs de la tempête...
Où donc, sinon près du seigneur
Voyez-la, l'étoile du salut !
Christ, Kyrie ! Apparais-nous sur la mer !*

Première partie

C'était à croire que cette admirable chanson avait été composée tout exprès pour mon père.

Oh, tant d'énigmes incompréhensibles entouraient les naufrages de mon père ! Il ne l'avait peut-être pas vu, celui qui se tenait au-dessus des vagues et marchait au-dessus des vagues, tandis que saint Pierre s'enfonçait dans les eaux. Il était l'étoile de toutes les mers, qui savait guider chaque esquif et chaque épave. Sauver un pauvre timonier qui dérivait la nuit sur une planche au milieu de vagues hautes comme des maisons, un tel homme, oui le sauver, c'était pour lui un jeu d'enfant. N'aie pas peur, croie seulement ! Oh, la peur n'avait pas sa place dans le métier de mon père. La peur ne sied pas au marin. Mais il y avait des cas sur lesquels il était difficile de statuer. Là où s'arrêtait le courage personnel commençait la croyance, la confiance invincible en la toute-puissance de Dieu. Oh, c'était un courage personnel qui ne savait pas encore, qui ne s'était pas encore rendu à l'évidence qu'il n'était pas né de lui-même, mais qu'une bonté l'avait enfanté pour l'offrir aux hommes. C'est une chose que je n'ai apprise à reconnaître que très tard : que tout désir, toute bravoure, tout courage, tout gout pour l'aventure vient de Dieu, et que l'être humain n'a pas à s'en attribuer le mérite.

Mon père se prénomma Mathias, un nom qui n'a rien de rare dans ma région, mais que je croyais rare, car je n'avais rencontré aucun autre Mathias. L'évangéliste s'appelait Matthieu, et un jour, fantasque comme les enfants peuvent l'être, je me donnai du courage et allai questionner mon instituteur sur la vie privée de saint Matthieu. Le maître d'école, surpris par mon intérêt, attendit le jour suivant pour me donner une réponse, mais celle qu'il me fit

Fleur et flamme

alors m'apporta la plus grande des satisfactions. Ce que j'appris, en soi, n'était pas grand-chose : mais j'étais émerveillée de découvrir que saint Mathieu avait fait un voyage par-delà les mers après sa mort et que ses ossements sacrés avaient été transférés d'Éthiopie à Salerne, où je lui rendis visite bien des années plus tard, un 21 septembre, jour de sa fête. Ayant dit à mon maître que mon père avait pour prénom Matthias et l'interrogeant sur la signification de ce nom, j'appris que Matthias voulait dire « don de Dieu », et de savoir cela me remplit d'une joie toute singulière.

Ma mère, Anna Dorothea, était issue comme mon père d'une famille de marins. Je sais d'elle qu'elle avait peur de la mer, mais elle avait de bonnes raisons, car cette mer, très tôt, lui avait pris son frère bien-aimé et, surtout, son premier mari. Ma mère avait vingt-neuf ans, et ses noces étaient imminentes, lorsque son frère coula avec son bateau et tout son équipage. Ce fut pour ma mère une terrible perte. Le coup dut être plus dur encore lorsque, à peine un an plus tard, son mari « manqua à l'appel », comme disent entre eux les marins quand l'un des leurs ne revient pas.

Ma mère avait un livre noir à reliure fine dans lequel elle avait noté, de son écriture délicate et soignée, un certain nombre de poèmes qu'elle voulait offrir à son mari, Johannes, à son retour, en vue de son prochain voyage. C'étaient quelques chants et poèmes sacrés empreints de dévotion populaire. On y lisait :

*Par un matin d'été me vint la jeunesse
Je sentis battre le pouls de ma vie
Pour la première fois – et plus l'amour
Se perdait en extases profondes,*

Première partie

Plus je m'éveillai au monde...

Oh, il compte encore tant de pages non écrites, ce livre déjà un peu jauni. Il ne fut pas poursuivi, car Johannes, à qui il était destiné, sombra dans les fonds coralliens. Et la dernière notation de ma mère était d'une telle tristesse, même l'écriture – les lettres semblaient pleurer :

*Hélas, la vague t'a englouti
jeune et beau premier bonheur.
Printemps, amour se sont éteints
N'en reste que le souvenir.*

Et cependant elle guérit, cette première et jeune souffrance, quand ma mère rencontra mon père.

Chaque mariage est un sanctuaire et un mystère que nul n'ose effleurer, et pourtant, dès l'enfance, je me suis demandé dans quelle disposition d'âme se trouvaient mes parents lorsqu'ils se rencontrèrent. Ma mère elle-même m'a raconté comment mon père avait demandé sa main, et je n'avais aucun mal à imaginer combien ce devait avoir été beau. C'était quelques années après la mort de son premier mari, dont ma mère portait encore le deuil, même si elle ne portait plus le noir. Ce n'est pas un bouquet de fleurs que mon père apporta pour appuyer sa démarche, ce qui, dans pareil cas, fait toujours bonne impression.

Non, il apporta autre chose, qui soutint si bien sa demande que ma mère dit immédiatement oui à mon père : un enfant, une minuscule fillette qui marchait encore à peine. C'était Rebekka, ma future sœur, fruit du premier

Fleur et flamme

mariage de mon père. Ma mère vit l'adorable petite dans les bras de mon père, et il se peut que son tendre cœur ait d'abord éprouvé de la pitié pour ces deux-là, et que cette belle pitié se soit peu à peu transformée en un joyeux amour. Toujours est-il que mes parents eurent un mariage véritablement beau et heureux. Je ne me souviens pas qu'ils se soient disputés sérieusement une seule fois.

Mon père était d'un naturel tranquille et conciliant, ma mère était à sa façon plus énergique. Non que mon père ait été une personne faible, seulement il se montrait envers les autres d'une bonté d'âme que ma mère trouvait parfois excessive. On dit d'une personne bonne qu'elle donnerait sa dernière chemise, eh bien, cette expression s'appliquait quasiment à la lettre à mon père. Secrètement, comme un enfant qui veut éviter de se faire prendre, il sortait une chemise après l'autre de l'armoire pour les donner à quelque collègue pauvre. Quand ma mère alors remarquait : « Il n'y a presque plus de chemises à toi dans l'armoire », mon père feignait de ne rien savoir et murmurait dans sa barbe : « Elles doivent bien être quelque part, ces chemises. » Mais il arrivait parfois que ma mère croise un voisin portant justement une chemise de mon père, ce qui n'était pas difficile à reconnaître car elles étaient en flanelle ou coton et à motifs. Pressé de s'expliquer, mon père disait alors à ma mère : « Et pourquoi est-ce que Jensen ne pourrait pas par hasard avoir la même chemise que moi ? Tu ne lui as rien dit, j'espère ? » Non, ma mère n'avait rien dit, mais elle savait. Quand elle tricotait pour mon père une veste d'hiver, elle était obligée de lui dire de ne pas l'offrir tout de suite à un autre, car mon père avait pour habitude de se défaire non de ce qui n'avait plus de valeur pour lui,

Première partie

mais de ce dont il avait, précisément, grand besoin lui-même et qu'il ne pouvait acquérir facilement, lui qui ne gagnait que 18 marks par semaine.

Nous étions, il est vrai, propriétaires de notre maison, et nous avons loué trois petits logements à des familles modestes. Connaissant la générosité de mon père, les locataires ne se faisaient guère scrupule de négliger de temps à autre le paiement du loyer. Sur ordre de ma mère, mon père devait alors aller récupérer l'argent le soir après le travail. Mon père ne revenait qu'au bout de longues heures, et le plus souvent les mains vides. Cela mettait ma mère en rogne, et mon père disait alors : « J'aimerais bien savoir pourquoi il te faut absolument cet argent. Il ne va pas te filer entre les doigts. » Et pourtant si, il leur filait parfois entre les doigts, et le propre de ces petites bagarres étaient que mes parents avaient tous les deux raison.

Ma mère était à sa façon tout aussi généreuse que mon père. C'est si beau, une mère qui prend souci des autres au-delà du petit cercle familial ! Il me semble que c'est une expérience très précieuse, pour les enfants, de pouvoir observer cela. Ma mère était toujours prête à faire plaisir aux autres. Oui, elle cherchait et trouvait toujours l'occasion de se montrer obligeante à l'égard de nos voisins ou de quiconque la rencontrait, et elle ne ménageait jamais sa peine pour leur rendre service.

Elle cousait pour les familles nombreuses de notre parentèle, s'entendait à faire du neuf et du coquet avec de vieux tissus ordinaires. Les voisines venaient chez nous pour que ma mère leur taille leurs vêtements, ou les couse elle-même quand elles n'en avaient pas le temps.

Fleur et flamme

Qu'importait que ma mère fût elle-même très occupée : elle savait mettre ses heures à profit.

Un jour, une fillette vint à notre porte, une petite colporteuse pauvre et chichement vêtue.

En deux temps et trois mouvements ma mère avait pris les mesures de l'enfant, et tandis que la fillette sillonnait les rues, toute à ses affaires, elle transforma de ses mains de fée deux de mes robes, que l'enfant vint plus tard récupérer. Comme ma mère prenait soin de ce que les habits soient parfaitement à sa taille !

Pendant cinq ans mes parents vécurent seuls avec la petite Rebekka, cependant que, dans les limbes de l'éternité, je méditais ma venue. Être née si tard ! Nous arrivons, en un sens, toujours trop tard ou trop tôt, car nous ne pouvons jamais prendre part au passé et à l'avenir comme nous le voudrions peut-être.

Si l'on compare la vie à une œuvre d'art que nous pourrions, selon nos dispositions données par Dieu et la liberté de notre volonté, une liberté sous condition et toujours fondée en Dieu, façonner nous-mêmes jusqu'à un certain point, l'enfance nous apparaîtra alors comme une première esquisse, une ébauche vigoureuse que l'être adulte n'a plus qu'à suivre pour exécuter l'œuvre. Il est certain que chaque enfance est prophétique, et s'il arrive parfois, plus tard dans notre vie, que nous ne nous comprenions pas nous-mêmes, le souvenir du temps de notre enfance peut alors bien souvent nous donner la clé.

Mon Dieu, il semble bien que je ne sois toujours pas venue au monde ! Comme si j'attendais encore... C'est que

Première partie

j'ai dû attendre si longtemps ma naissance ; et par conséquent mes lecteurs devront prendre un peu patience, eux aussi. Nous avons le temps, n'est-ce pas. Nous avons beaucoup de temps, car nous avons l'éternité, et rien ne nous empêche de procéder avec une lenteur aimante. Mes chers parents m'ont attendu avec ferveur, et moi, moi je ne venais toujours pas, peut-être parce que j'étais requise ailleurs. Finalement, on cessa de compter sur ma venue.

Alors que ma mère ne m'attendait plus, il me plut soudain d'arriver. Ma mère était dans sa quarante-deuxième année lorsque, à sa plus grande surprise, elle me mit au monde. Aussi étrange que cela paraisse, c'est un fait : elle se préparait à ma venue avec beaucoup de crainte. J'étais son premier enfant et suis resté le seul. Mon père avait déjà cinquante ans à ma naissance, et je ne l'ai jamais connu qu'avec ces fils d'argent paisibles et blancs qui parsemaient discrètement ses cheveux noirs. Ma mère, quant à elle, conserva jusqu'à son grand âge son opulente chevelure blonde.

Mes plus anciens souvenirs, petites images fuyant au vent, ressemblent à des fleurs sans racines. Les arbres, dans le jardin, jetaient des ombres claires et vertes, et chaque branche était un univers en soi. À quatre ans, je contemplais par la fenêtre de la chambre le doux mouvement des branches, sans pouvoir découvrir quelle était cette chose qui les faisait bouger. Elles voulaient me saluer, tout simplement, et je bougeais alors les mains comme le faisaient ces branches. Mes bras allaient et venaient, fendant l'air d'un doux bruissement, et quand parfois ma mère me surprenait à agir de la sorte, il ne m'était pas facile d'expliquer pourquoi je saluais les arbres. Il y avait aussi que l'arbre, dans le

Fleur et flamme

crépuscule, se peuplait de créatures inconnues. Pourquoi ? Je ne le savais pas. Je le voyais seulement, et je saluais, moi petite bergère d'une vie étrangère, silencieuse. Une vie qui fleurissait à la lisière d'un paysage lointain.

La grande barbe de mon père était comme la forêt, comme le petit bois de Marie, mais tout proche, et le bandeau de soie que ma mère portait dans les cheveux était un arc-en-ciel, le même que celui que l'on m'avait montré un jour et qui était si haut qu'il obligeait à fermer les yeux. Le bandeau de ma mère était un arc-en-ciel métamorphosé que l'on aurait pu longer à tâtons, et les yeux caressaient ce ruban comme un pont jeté par-dessus des vagues blondes, tant elle était légère, cette chevelure. Et la voix de ma mère était bleue, et ses cheveux doux comme sa voix quand elle m'appelait en chantant. J'aurais voulu, je crois, répondre : « Mon blond, mon bleu, mon doux chez-moi », mais je ne savais pas comment le dire dans la langue que je parlais déjà. Car, comme ma mère me l'a souvent raconté, j'ai appris très tard à parler.

Je me souviens obscurément de l'impression puissante que la langue produisait sur moi et du plaisir que j'avais à entendre les premiers sons. Mais j'avais déjà plus de trois ans, et bien que j'eusse déjà appris à dire bien des choses, je m'exprimais, dès qu'une chose me mettait en joie, par un roucoulement de pigeon qui se prolongeait pendant plusieurs minutes. Mes parents nourrirent longtemps une sourde inquiétude à l'idée que je souffre d'un trouble du langage, car, bien que manifestement éveillée et marquant de l'intérêt pour le monde, je ne semblais toujours pas consen-

Première partie

tir à parler. Puis un jour, je pris gout à la langue et plaisir à répéter tel ou tel mot comme un petit perroquet, à le redire sans cesse. Boite à musique réduite à quelques notes, petite mélodie dont cette boite elle-même se satisfait assez et dont les auditeurs, qu'ils le veuillent ou non, devront se contenter à leur tour. Avec le temps, petit à petit, je condescendis à étendre un peu mon maigre vocabulaire. Le plus drôle est que, du haut de ma petite personne, j'étais peu disposée à me laisser instruire s'il ne m'était pas permis d'instruire aussi un peu moi-même. Je tenais à l'évidence l'enseignement de la langue pour un jeu auquel mes parents devaient pleinement participer. Lorsque, invitée à dire ceci ou cela, j'accédais à leur demande, je recevais chaque fois cet éloge satisfait de mes parents : « Bonne réponse. » Et je leur demandais alors à mon tour : « Dis Aïyalou... »

Ayant entendu ce que je souhaitais entendre – « Aïyalou » –, je répondais satisfaite : « Bonne réponse. » Dès lors qu'ils voulaient m'apprendre quelque chose, mes parents devaient s'intéresser aussi à ma propre langue d'enfant, cette langue qui s'était spontanément formée en moi et qui, de l'aveu même de mes parents, n'était pas aussi pauvre qu'on aurait pu l'imaginer de la part d'un petit enfant. Du premier babil spontané de l'enfant naît cette petite langue qui aux oreilles adultes paraît suave comme un chant d'oiseau, et que je n'ai abandonnée peu à peu qu'à quatre ans révolus pour me rallier à la langue de mon entourage.

Je me souviens encore très distinctement de certains jeux, de ceux auxquels, en particulier, je jouais en cercle, dans la rue, avec les autres enfants. De toutes les chansons que j'ai apprises à cinq ans, je crois n'en avoir oublié presque

Fleur et flamme

aucune, mais de toutes, c'est la première que j'aie sue qui est restée la plus chère à mon cœur. Je la trouvais si belle et si mystérieuse qu'à sept ans j'y recourais encore sans scrupules comme prière du soir, de même qu'entre la prière du matin et celle du soir j'offrais de temps en temps au bon Dieu un petit poème qui me plaisait. Ma relation au bon Dieu était, comme direz-vous chez la plupart des enfants, la plus simple qui soit. Il était si facile à joindre, il avait l'oreille si fine. Il suffisait de murmurer une prière tout bas, et le bon Dieu, si loin qu'il fût, l'entendait, si bien que l'on ne songeait plus à la distance. Faire le temps était pour lui un jeu d'enfant, et parce que j'aimais les temps clairs et la lumière du soleil, je m'asseyais les jours de pluie à la fenêtre et priais :

*Laisse le soleil briller
Ou l'enfant va pleurer*

Cela aidait parfois, mais pas toujours. Cela n'aidait pas quand, par exemple, Mathiessen avait demandé de la pluie. Car nos souhaits, j'en fis moi-même l'expérience, peuvent être très différents en matière de beau et de mauvais temps. Mathiessen avait un jour commandé de la pluie. Nous, les enfants, qui n'avions rien d'autre à faire que de nous occuper à faire venir le beau temps, nous chantions à la pluie :

*Plitch platch plotch
Le roi roule en carrosse
Pluie, pluie, va-t'en au loin
Soleil, soleil, reviens
Plitch platch plotch ...*

Première partie

Puisque le roi roulait en carrosse, le Dieu du temps qu'il fait finirait par se montrer compréhensif et envoyer le soleil. J'étais là, assise sur le pas de la porte, à faire le beau temps avec mes petites camarades de jeu, quand Mathiessen vint à passer et entendit notre chanson, que nous répétions en boucle pour en accroître l'effet.

« Ah, vous l'entendez comme ça ?, dit Mathiessen. Nous autres, on est bien contents qu'il pleuve, parce qu'on a besoin de la pluie pour les terres, et vous, les mioches, vous êtes assises là, à chanter contre la pluie. » Nous voulûmes bien cette fois, par égards pour Mathiessen qui avait besoin de sa pluie, renoncer à faire le beau temps. Chaque fois que ma demande de soleil restait sans suite, je soupçonnais vaguement Mathiessen, ne pensant pas encore plus loin que le bout de mon nez, d'être celui qui avait fait venir la pluie. Il était pour moi l'homme de la pluie, et moi j'étais la petite fille du soleil. Comme il était dommage que tout le monde ne puisse pas commander le temps dont il avait envie et en jouir pour soi-même, de telle manière que le temps des uns ne vienne jamais interférer avec celui des autres. Parce qu'il pleuvait beaucoup chez nous, je portais un intérêt tout particulier aux chants de pluie. Le premier de ces chants qui fût par moi élevé en prière nocturne disait :

*Il pleut sur le pont, mouille mouillera.
Qu'ai-je oublié, qui me le dira ?
Jeune Vierge, douce amie,
Prends-moi vite dans la pluie.
Sous ton parapluie donne-moi l'abri.*

Fleur et flamme

Comme ils m'obsédaient, ce petits vers tout simples ! Il m'ont accompagnée des années durant, revenant par retours réguliers. Sans doute étaient-ce l'intonation et la mélodie qui m'envoutaient d'abord. Puis je m'absorbais tout entière dans le sens des paroles. Tout un monde prêt à m'en-serrer dans ses liens magiques. Oh, je ne pourrai jamais, au fond, expliquer pourquoi cette petite comptine signifiait tant pour moi. Je ne sais pas le pourquoi, je ne connais que le comment.

« Qu'ai-je oublié, qui me le dira... »

À l'époque où j'ai découvert cette chanson, je commençais à avoir une certaine notion de ce qu'était l'oubli. Je l'ai dit, j'avais du jour au lendemain oublié où étaient ma gauche et ma droite. Et cela seulement parce qu'une petite tache brune sur ma main droite avait disparu. Je connaissais la raison de mon oubli, mais c'est le fait même de pouvoir oublier qui occupait surtout mon esprit. Il m'importait assez peu d'être instruite du fait que l'on pouvait aussi se souvenir de la gauche et de la droite sans tache brune. Ma grand-mère, qui habitait chez nous à l'époque, se plaignait quotidiennement de ses pertes de mémoire, et c'est à moi, petite fille, qu'elle s'en ouvrait, sans se douter un instant à quel point j'étais moi-même friande d'un tel sujet. La propension à l'oubli fut le premier défaut que je me reconnus, et j'eus le désir d'arrêter d'oublier. À entendre ma grand-mère s'en lamenter en permanence, ce devait être une chose bien terrible, cette absence de mémoire. C'était peut-être quelque chose que l'on pouvait éviter. Dès lors, sitôt que j'entendais parler d'oubli, ne fût-ce qu'en passant, le chant de la pluie surgissait dans mon imagination, formant sous

Première partie

mes yeux une image que je n'ai, pour le coup, jamais pu oublier.

Je vois la jeune vierge, la vierge voilée de blanc, sur un pont. Elle se tient sous la pluie ensoleillée et porte au-dessus de sa tête un parapluie vert clair à travers lequel filtre une lumière étrangement belle, une lumière soyeuse et très délicate, au vert plus clair et plus charmant encore que le vert de la belle ombrelle. Sur l'autre rive je vois un vert plus profond, une langue de prairie sur laquelle tombe lentement une ombre solennelle. L'image bouge en moi ; elle vit et se transforme. Et au-dessus du pont, au-dessus de la femme au parapluie, apparaît soudain l'arc-en-ciel, grand et léger signe d'air.

Cette image s'est de nombreuses fois révélée à moi au cours de ma vie, souvent et même la plupart du temps au moment je ne m'y attendais pas. Par une nuit de fièvre, alors que j'étais alitée, seule et malade, dans une ville étrangère, elle me rendit visite, réconfortante, salut lointain venu du conte de mon enfance. C'était la même image que celle que j'avais dû accueillir en rêve la première fois.

Souvent, j'y allais alors d'une petite demande : « Reste un peu, reste encore », et l'image me couvrait alors d'un regard amical et familier, et cependant mystérieusement étranger.

J'eus pendant plusieurs années une seule et unique poupée, qui s'appelait Liese et qui avait une tête en bois peint que l'on rafraichissait à chaque Noël. Sa robe aussi était changée régulièrement, car Liese, bien qu'elle aimât les toilettes colorées, ne prenait pas suffisamment soin d'elle. Elle avait seulement, comme sa petite maman, de ces

Fleur et flamme

petits accès de vanité aussi vite dissipés que rapidement venus. Dans ma septième année, Liese me causa bien du souci.

Elle reçut du jour au lendemain le nom de Toni Minde, tout simplement parce que j'avais entendu par hasard une conversation au sujet d'une dénommée Toni Minde, qui n'était pas destinée à mes oreilles. Ma Toni a moi était partie en voyage. Elle séjournait probablement à Hambourg, mais moi, sa mère, je ne savais rien de plus précis. Toni était assise sur le sommet du dossier du canapé, tandis que je lui tournais le dos, car j'ignorais où elle pouvait bien se trouver en cet instant précis. Toni se déplaçait aussi bien en train qu'en bateau, elle était toujours par monts et par vaux, mais moi, sa mère, je ne pouvais pas l'accompagner, puisque que je n'étais jamais certaine de son adresse.

J'avais, en ma qualité de madame Minde, une voisine en forme de gros coussin baptisée du nom de madame Marquardsen. J'avais ceint sa taille d'un épais lacet que je devais nouer très précautionneusement pour éviter que madame Marquardsen ne soit sans cesse mise en désordre par la main importune de ma mère, spectacle qui, chaque fois que je le découvrais, me mettait au supplice. Pour le reste, madame Marquardsen se tenait bien bravement, et il ne me gênait guère de lire sur sa robe rebondie : « Un petit quart d'heure, pas plus ! »

Madame Marquardsen vint me rendre visite et manifesta le plus vif intérêt pour le triste sort qui était le mien à cause de ma fille.

« Avez-vous reçu des nouvelles de votre fille Toni ? »

Première partie

« Oui, mais il y a un certain temps déjà. Elle signe maintenant du nom de Ditha, et il se pourrait bien que ce ne soit plus du tout ma Toni. »

« Oh, madame Minde, qu'allez-vous penser là. Bien sûr que c'est votre Toni. Il arrive que les gens changent de nom. »

« Vraiment ? »

« Certainement. Mais, dites-moi, comment va-t-elle ? »

« Elle est funambule à Hambourg, sur la Reeperbahn. »

« Quoi ?! Funambule ? Qu'est-ce que c'est que ça ? »

« Eh bien, elle marche entre ciel et terre. Elle gagne son argent de cette façon. Mais pas assez, hélas. Voyez ce livre de comptes qu'elle m'a envoyé. Prenez donc la peine de le regarder, madame Marquardsen, et dites-moi ce que vous en pensez. Ce sont les dettes de ma fille, que j'ai à payer. Seulement moi-même je n'ai pas d'argent. Ma Toni m'en fait bien voir. Elle dégringole de plus en plus bas. »

Tandis que madame Marquardsen examinait le livre de comptes, je me hâtai vers ma poupée avec l'épingle à nourrice pour la fixer un peu plus au milieu du canapé, car c'est ainsi que je me figurais sa « dégringolade ».

Puis je me tournai vers madame Marquardsen, qui aurait volontiers levé les bras au ciel si elle avait eu des bras.

« Ts, ts, ts », laissa échapper de frayeur madame Marquardsen.

Mais elle se sentit ensuite obligée de lancer une pique qui eut le don d'exaspérer madame Minde.

« Dites-moi, madame Minde, faire la funambule, n'est-ce pas une manière bien grossière de gagner son pain ? »

Fleur et flamme

Madame Minde tenta de se maîtriser, mais elle était très contrariée.

« Madame Marquardsen, il n'y a pas de pain mal gagné. Et ma fille le gagne bien assez honnêtement. Elle n'est coupable de rien. »

« Oh, je disais ça comme ça. On a quand même le droit d'exprimer son avis. »

« Pas toujours. »

« Bon, eh bien il ne me reste qu'à balayer devant ma porte. »

« Je ne saurais trop vous le conseiller. Tenez, voici un balai. »

« Puisque c'est ainsi, je m'en vais, madame Minde. »

« À votre guise. Je ne vous retiens pas, madame Marquadsen. »

Et sur ces mots le coussin du canapé fut éjecté sous le lit, où madame Marquardsen avait probablement à balayer. Le lendemain, le jeu fut poursuivi jusqu'à épuisement du sujet, mais la poupée, elle, dut rester épinglée sur le dossier du canapé, car elle n'avait pas encore « dégringolé » assez bas, et personne ne savait pourquoi.

J'avais un petit escabeau de bois que j'aimais presque plus encore que ma Toni-Liese. Il figurait mon petit frère, que je trimballais partout avec moi en le portant dans mes bras. Me savais-je inobservée, j'embrassais l'escabeau : « Mon petit chéri, comme ce sera merveilleux quand tu sauras marcher. » Ma grande sœur surprit un jour ces mots et, incapable qu'elle était de comprendre ce jeu, éclata d'un rire qui me blessa profondément ; mais le rire de ma sœur n'avait pas le pouvoir de m'arracher en un instant à

Première partie

mon illusion. J'étais ahurie et bouleversée, et puisque ce n'était autre que mon petit frère dont on s'était moqué, je lui chuchotai bien vite à l'oreille : « Ne fais pas attention, mon petit Siourlaï. » L'escabeau de bois ne pleura pas. Seulement, moi je me mis à pleurer.

Mais le plus beau, c'était de jouer dans le jardin, car cela ressemblait à un rêve. Sur le talus fleurissaient, sous les lilas sombres, quelques fleurs pâles un peu abandonnées qui m'émouvaient. Ce n'étaient pas des fleurs semées par la main de mon père. Elles étaient arrivées là toutes seules et elles étaient si humbles qu'elles fleurissaient non pas près des pivoines charnues, non, mais à moitié dans l'ombre, où elles ne pouvaient même pas deviner que j'allais les découvrir. C'étaient des fleurs d'une grâce et d'une délicatesse rares. Elles étaient parfaitement tranquilles, mais elles auraient pu pleurer, ces douces fleurs. Je voyais bien à leur air qu'elle retenaient des pleurs. Oh, la pâleur sanglotante de ces petites fleurs ! Je les regardai longtemps dans ma compassion impuissante, jusqu'à ce qu'un petit sourire s'échappe de chaque fleur, un sourire d'une blancheur scintillante. Ainsi, oui, ainsi souriaient les fleurs.

Il flottait là une sombre odeur de terre. C'était si bon d'inspirer profondément cette étrange odeur sombre et de regarder, tout à côté, le miroitement des fleurs qui plongeaient leurs racines dans cette terre odorante ! Les fleurs souhaitèrent me voir revenir le jour suivant. Elles ne me le dirent pas directement, mais cela se voyait facilement à leur air... Avant de quitter le jardin, je portai encore quelques pierres de la grotte jusqu'au talus. La « grotte » était un petit arrangement de pierres colorées, que je voyais cepen-

Fleur et flamme

dant très grand – car il m’arrivait déjà, à sept ans, de voir les choses parfois toutes petites, parfois gigantesques. Je pris dans la grotte une pierre bleuâtre et un cristal de roche, comme il s’en trouvait là un certain nombre. À l’instant où je voulus m’avancer vers le talus avec mes deux pierres, un rayon de lumière frappa la pierre claire. Je plongeai alors dans un rêve. Je vis, caché comme sous plusieurs voiles d’eau, un homme que je ne connaissais pas, mais que je pensai être Johannes, le premier mari de ma mère. Il souriait et me regardait, et lorsque je voulus lui sourire en retour, l’image s’évanouit, me laissant seule debout au milieu du jardin. La pierre bleuâtre m’était tombée des mains, je la ramassai et portai les deux pierres près des fleurs, là-haut sur le talus.

Le surlendemain, le coin des fleurs blanches, en haut du talus, était devenu un parterre, un petit jardin en soi ; c’était le royaume de Johannes. J’y avais apporté quelques autres coquillages, que j’avais disposés moi-même sur le sol, mais seul Johannes savait ce que cela signifiait. Plutôt : je le savais, mais je ne pouvais pas le lire. Johannes, lui, comprenait l’inscription. C’était le nom de ma mère : Anna Dorothea.

Il était l’englouti qui dormait, rêvant, dans les profondeurs, et semblait en même temps jouer ici. Jouait-il avec moi ? Je le voyais comme si je n’y étais pas moi-même. Il était sur une île plantée de quelques arbres bruissants, dont les couronnes ondoyantes et les grandes feuilles doucement agitées par le vent se détachaient sur le vaste ciel bleu. Quelle splendeur ! La mer était parfumée. Je croyais sentir le goût du sel sur mes lèvres. La mer était proche. Elle était vraiment toute proche. Johannes possédait un coquillage,

Première partie

un beau et très grand coquillage, et lorsqu'on portait ce coquillage à l'oreille, il murmurait et chantait. Peut-être appelait-il depuis les vagues : « Anna Dorothea ». C'était Johannes, qui aimait ma mère et la voulait pour lui seul. La plage déserte lui appartenait. Quelqu'un sur cette plage déserte connaissait ma mère. Une haute falaise scintillait dans la lumière, comme si elle avait entendu le nom : « Anna Dorothea ». C'était moi-même, assise rêvant sur le talus, le coquillage à l'oreille, épiant le bruit de la mer, entourée des fleurs blanches tout écloses.

Illustration de couverture : Rebecka Tollens
Maquette : Guillaume Mèlère

Diffusion — distribution : Harmonia Mundi Livres

Achévé d'imprimer en juillet 2025
chez Présence graphique à Monts

—

Imprimé en France

Dépôt légal, octobre 2025